

LA VISION

Après un jour pesant, dans un site morose, Où le vent, à coups brefs, annonçait son veuil, Je regardais mourir, par degrés, le soleil...

Solennelle d'aspect, mystique dans sa pose, Un grand berge, au long du roc vermeil, Continuait, pensive, un peu comme en sommeil, Son tricottage errant jusqu'à l'ombre mi-clôse.

M'approchant, je revis les deux couleurs des cieux, Exactement leur même azur gris dans ses yeux Et leur même incarnat si pâle sur ses lèvres.

Ce fut de la surprise et presque de l'effroi! Fruit de la crue qu' alors surgissait devant moi: L'Ange Crépuscule en gardeuse de chèvre.



Mondantes.

M. et Mme George H. Dunbar et Mme Olga Dunbar sont de retour de Biloxi où ils ont passé le saison.

Mlle Charlotte Elliott est arrivée dimanche de la Caroline du Nord.

Mme Albert Estopinal et Mlle Léa Estopinal passent quelque temps à Jamestown pour y visiter l'exposition.

Le Dr et Mme Laurence DeBuis sont de retour du Nord.

M. et Mme Charles Green sont arrivés de Chicago ces jours derniers.

Mlle Marguerite Magnin est de retour d'un séjour chez Mme Peter Pescud, à la Passe Christian.

Mme George Lhoté et sa famille sont de retour de Covington, où elles ont passé l'été.

Mme Albert Schwartz est l'hôte de ses parents, M. et Mme Walter R. Stauffer, au Gap, près de Philadelphie.

M. et Mme John Rainey et les demoiselles Rainey sont de retour de Danville, N. Y.

M. et Mme Léon Gibert et leur fils Gustave sont arrivés de l'Europe où ils ont voyagé pendant plusieurs mois.

M. John Phillips est parti pour New York récemment.

M. et Mme Denis Linaux et Mme Théodore Linaux sont de retour de la Bate St-Louis où se trouve leur résidence d'été.

Le mariage de Mlle Jeanne Louise Bernos avec le Dr Charles Alvin Chambers sera célébré mercredi, le 16 octobre, à six heures du soir, à la résidence de la mère de la mariée, Mme Louis Bernos.

Mme G. W. Dunbar et M. et Mme William Conseil sont de retour de Biloxi, où ils ont passé l'été.

M. et Mme Harry T. Howard sont arrivés du Nord, et passeront la première partie de l'automne à Biloxi.

Mme Céclie M. Pitard fait part des fiançailles de sa fille Inez avec le Dr A. Ledoux. Le mariage aura lieu en novembre.

M. Isaac Delgado est de retour de du Nord.

M. et Mme George Terrberry sont arrivés lundi de New York.

Mme Numa J. Augustin et Mlle Hatlie Augustin sont de retour de la Passe Christian.

Le mariage de Mlle Caroline Gracia Allen, fille de M. et Mme Harry Allen, avec M. James Getty, sera célébré mercredi soir à 8 heures, à l'église Episcopal St-John, à Youkis sur Hudson, N. Y.

M. et Mme Joseph A. Hincks et Mme Emma Hincks partiront dimanche pour la semaine pour l'Arkansas où ils vont passer quelques semaines.

M. et Mme Sidney Esleman sont de retour de la Passe Christian.

Miles Stella et Ella Leverst sont attendues de Biloxi cette semaine.

M. et Mme Emile H. Reynès, Jr, sont de retour de leur voyage de noces. Mme Reynès recevra le jeudi, 13, 2 rue nord Liberté.

Mercredi, le neuf octobre, aura lieu à Brownsville, Texas, le mariage de Mlle Béatrice Sternberg avec M. Archibald Marx, fils de M. et Mme Soloman Marx.

Les demoiselles Loebher passent un mois à la Bate St-Louis.

M. et Mme Léon Villier sont de retour de la Bate St-Louis.

Mme Casius Meyer et sa famille ont pris possession de leur nouvelle résidence, au coin des rues Septième et Carondelet.

M. et Mme J. E. Merilh et les demoiselles Merilh sont de retour de Waveland.

Judi soir, à six heures aura lieu à l'église St-Joseph, de Gretna, le mariage de Mlle Emma C. Hourquette avec M. Frank A. Foulis.

Mme Albert Sanchez et ses fils sont arrivés ces jours derniers de Orillia Canada où ils ont séjourné pendant la chaude saison.

COMMENT

L'impératrice Eugénie

Quitta les Tuileries

LE 4 SEPTEMBRE 1870

On a diversement raconté le départ précipité de l'impératrice Eugénie le 4 septembre. Voici un récit peu connu qui fut publié dans "l'Echo du Parlement belge," à la date du 28 janvier 1871.

Le correspondant de ce journal en garantissant l'authenticité; en tout cas, il est extrêmement dramatique et poignant.

Le voici en entier; peut-être se rapproche-t-il de la vérité, n'est-il que fantaisie.

Vers 9 heures du matin, l'impératrice se trouvait dans le Pavillon Marsan attendant, soignée, que l'on vint procéder à sa toilette, pour se rendre à la grand'messe de Saint Germain, l'Anzerot; elle s'impatientait, s'étonnait que personne ne répondit aux ordres qu'elle avait donnés, lorsqu'entra Mme Lebreton, son amie dévouée, qui lui fit de l'état de Paris le plus sombre tableau.

Le peuple réclamait, parait-il, à grands cris, la déchéance de l'Empereur, partout des groupes menaçants se formaient; peut-être les Tuileries allaient-elles être envahies.

Les larmes aux yeux, Mme Lebreton supplia l'impératrice de prendre la fuite pendant qu'il était temps encore. Celle-ci, bien que très émue, chercha à la calmer en lui assurant que Trochu veillait sur elle, qu'il lui avait promis de la protéger, qu'il était homme d'honneur; qu'elle comptait sur sa parole, que certainement il ne manquera pas, si un danger réel survient, de lui envoyer quelqu'un pour l'avertir de ce qu'il jugerait à propos de faire.

Entre temps, la Révolution s'accroissait, les drapeaux de la foule et les cris de "Vive la République!" parvenaient jusqu'aux oreilles des deux femmes.

Mme Lebreton revint à ses supplications. Sa maîtresse resta inébranlable: "J'ai confiance en Trochu, ne cessait-elle de répéter; il est soldat, il ne m'abandonnera pas."

Ce ne fut que vers une heure, la place de Carrousel fut envahie, que l'impératrice, convaincue que c'était du danger et de la défection de Trochu, écouta Mme Lebreton.

Elle souleva ses femmes, souleva longtemps... "Assessez-vous!" Mme Lebreton, inquiète, parcourut toutes les pièces environnantes. "Personne!" Elle ne vit que des meubles renversés, des tiroirs ouverts.

Elle était abandonnée, abandonnée de tout le monde, même de ses serviteurs!!

La pauvre femme s'enfuit donc seule avec son admirable amie. Pendant une heure elles traversèrent les galeries, les cabinets, les longs couloirs de l'immeuble palais désert, palésant à chaque bruit qu'elle croyait entendre, n'osant passer devant les fenêtres de peur d'être aperçues du dehors, indécises sur le chemin à prendre.

Enfin, épuisées, elles arrivèrent sous la colonnade du Louvre devant le grand escalier. Alors, sèment, elles songèrent à se regarder, un cri d'effroi leur échappa: dans leur précipitation et leur angoisse elles avaient oublié de se voir: elles étaient de façon à ne pouvoir faire un pas sans être remarquées.

L'impératrice était en peignoir avec un simple frotte de gaze sur la tête. Au même moment, avant qu'elle eussent descendu la première moitié de l'escalier qui menait à la rue, un cri retentit à côté d'elles: "L'impératrice!"

L'impératrice pâlit et s'écria: "Nous sommes perdues!" Mme Lebreton, gardant son sang froid, se retourna vers celui qui avait poussé l'exclamation; c'était un monsieur d'une mine très respectable. Elle lui jeta un regard suppliant; le gentleman comprit et semblant de ne plus rien voir.

Au bas de l'escalier passait un fiacre; descendant et s'y jeter fut l'affaire d'un instant. Le cocher, étonné et peut-être soupçonneux, se mit à examiner les deux femmes.

L'impératrice, dominant son effroi, lui cria brusquement: bonjour Hausmann, 30. Le fiacre partit. En chemin, alors déjà qu'elles se sentaient une leur d'espoir, Mme Lebreton demanda tout à coup à sa maîtresse si elle avait de l'argent.

"— Si jamais s'écria tout à coup Mme Lebreton: elle venait de trouver deux pièces de cinq francs. La voiture s'arrêta à l'endroit désigné au même moment arrivait au pas un autre fiacre. Le cocher reçut cinq francs; on le laissa s'éloigner, puis on appela l'autre.

"— Avenue de l'impératrice, 57, s'écria encore l'impératrice. Ici, elles se trouvèrent devant les portes de l'Américain M. Evans, le dentiste de la Cour. C'était afin de dépeiter le premier cocher qu'avait été désigné primitivement le boulevard Hausmann.

Elles s'installèrent chez M. Evans; un valet de chambre vint leur ouvrir. "— Monsieur n'est pas là; que désirerai-tes ces dames?" Et le laquais, étonné de la tenue des deux visiteuses, semblait vouloir leur fermer la porte, lorsque l'impératrice, d'un ton assuré, l'imposa encore à ce nouveau cocher.

"— Nous sommes Américaines, dit-elle, M. Evans nous a donné rendez-vous chez lui à 3 heures." Elles furent alors conduites dans un cabinet où elles attendirent une heure.

Enfin M. Evans entra. Il revenait des Tuileries où, justement, il avait vainement cherché la Souveraine.

De suite, lorsque son domestique lui eût expliqué la présence des deux inconnues si bizarrement accourues, il comprit la vérité.

"Ah! oui, j'étais, dit-il tout haut, elles viennent encore m'enlever de leurs jérémiades; nous tâcherons de leur faire passer l'Atlantique le plus tôt possible."

Son plan de sauver l'impératrice était conçu d'avance. Il fit atteler ses meilleurs chevaux, attendit que les deux femmes s'enveloppassent de plaids trouvés dans la garde-robe de Mme Evans, la voiture partit. On descendit d'abord à Erreux où des relais avaient été prévus télégraphiquement puis à Trouville Personne, ni sur la route, ni au relais, ne se douta que l'impératrice, ne se douta que Louis XVI et Marie Antoinette ne la reconnaît, pas même à l'hôtel de Trouville, où M. Evans l'avait conduite.

M. Evans, une fois sa compagnie installée dans une chambre, s'était dirigé vers le port. Deux yachts de plaisance s'y trouvaient. Le propriétaire de l'un d'eux, Sir Bourgoyne, après avoir tout d'abord refusé d'appareiller, revint sur sa décision, lorsque M. Evans, lui raconta, sous le sceau du secret, l'identité de la voyageuse. Sir Bourgoyne, d'ailleurs, raconta la chose dans les journaux anglais. Quelque temps après l'impératrice aborda à l'île de Wight."

Le correspondant de "l'Echo du Parlement belge" ajoute qu'il tient ce récit véritablement romanesque de ministre des Etats-Unis à Berlin, M. Bancroft, lequel l'avait entendu de la bouche même du docteur Evans.

La Sentence.

C'est un soir sinistre. Le tonnerre des hommes répond à celui de Dieu. La bataille domine l'orage; les agiles orient plus fort que les vents; l'incendie fait plus de bruit que les canons.

"— Vous êtes très jeune; vous avez montré, en ces temps d'honneur, quelque humanité. Je veux vous offrir une chance de salut. Abjurez vos erreurs et, comme preuve, donnez-nous le détail des forces rebelles cantonnées à Nantes."

Vairas sourit et haussa les épaules. "— Vous refusez la vie?" "— Je refuse la honte."

Le duc réfléchit. "— Basville et Monstier ont-ils été tués?" "— Ils le seront dimanche."

Ordonnez l'échange des deux hommes contre vous. Le duc tourmentait son portement d'une main nerveuse. Visiblement, son cœur de soldat était ému de ce courage.

"— Voyons, dit-il, vous êtes un brave enfant. Je ne vous demande que de témoigner le regret de vos égarements. Vous serez gardé en otage et envoyé en Angleterre ou échangé. Votre mère vous embrassera encore et celle que vous aimez."

Vairas eut un battement de paupières involontaire et dit: "— Je refuse." Le duc s'impatienta. "— Ne vous obstinez pas, dit-il d'une voix sévère. Vous savez que la Convention a décrété l'arrestation et la mort de la plupart des hommes de votre parti. Vous croyez-vous tant en sûreté?" Vairas sourit singulièrement et dit: "— Non, en effet."

Un homme s'avance. Il regarde en face les six chefs qui le regardent. C'est un tout jeune homme, presque un enfant, de stature grêle, ses cheveux blonds encadrant une figure douce et régulière où s'ouvrent des yeux bleus qui semblent de vierge. Leur regard est d'acier. Il porte le costume de représentant en mission et il est couvert de sang jusqu'à la ceinture. Le duc dit: "— Assessez-vous, monsieur. Il s'assied.

—Reconnaissez vous monsieur Jean-Vincent Vairas délégué par la soi-disant Convention nationale auprès du soi-disant général républicain Rosignol, aide de camp de la République, et de l'assistant contre les troupes catholiques et royales de Sa Majesté très chrétienne?"

—Je suis Jean Vairas, représentant du peuple! "— Où êtes-vous né? Quel est votre âge?" "— A Orléans. Vingt-deux ans."

—Dans le procès du royal martyr, que Dieu ait son âme (les six chefs se signèrent) quel a été votre vote?" "— La mort."

Bandra grince des dents et porta la main sur la garde de son sabre. Le curé égrenait son chapelet. Debors la tempête vendéenne hurlait. Le duc reprit: "— Avec ou sans sursis? Vairas hésita."

—Avec sursis et appel au peuple. Mais qu'importe? "— Vous vous êtes attaché à la faction dite girondine?" "— En effet, je suis Girondin?" "— Dans le repaire de célérité que vous appelez la Convention, quelques-uns de ces hommes-là furent moins sanguinaires."

—Oui, grogna Mathias, comme la panthère l'est moins que le tigre. "—Après que la soi-disant Convention se fut déchirée de ses propres mains aux journées du 31 mai et du 2 juin, vous fûtes néanmoins envoyé comme représentant au peuple en Vendée?"

—Oui, comme demandé. "—Comment avez-vous pu solliciter ce poste infâme?" "—J'ai préféré combattre les traîtres et les ennemis de la patrie plutôt que de voir les patriotes s'entre-déchirer à Paris."

Un moment de colère passa. "— Vous ne dissimulez pas vos sentiments. Aussi bien, il serait inutile. Vous avez vu comment a été dévastée la Vendée, l'innocence de Tournois de Pallan, de Saint-Philibert et de la Garnache?"

—Ajoutez ceux de Chanche, de Martigné et de Trémontaines. "— Vous avez fait fuir le général Bonnet, tombé entre vos mains?"

—Et les deux curés infortunés Briol et Godeau, faits prisonniers de la main. "— Et Saint-Prix et Michand?" "— Et d'autres encore."

—Pourquoi donc avez-vous épargné, car nous savons que vous l'avez voulu, malgré les ordres de la Convention, les prisonniers que vous fîtes à Challaus?"

Vairas hésita de nouveau. "—C'étaient des femmes et des enfants. Peut-être le vice et la superstition n'étaient pas ancrés irrémédiablement dans leurs cœurs. Peut-être ai-je eu tort."

—Il n'importe! Vous êtes, d'après votre aveu même, coupable d'avoir porté les armes contre l'armée catholique, dévoté le royaume par le fer et le feu et criminellement mis à mort les loyaux serviteurs du roi. Vous savez le sort qui vous attend?"

Vairas inclina la tête. Les chefs s'entretenaient à voix basse. Bandra tapait la table du poing; le prince d'Orbec s'inclinait; Le duc reprit: "— Vous êtes très jeune; vous avez montré, en ces temps d'honneur, quelque humanité. Je veux vous offrir une chance de salut. Abjurez vos erreurs et, comme preuve, donnez-nous le détail des forces rebelles cantonnées à Nantes."

Vairas sourit et haussa les épaules. "— Vous refusez la vie?" "— Je refuse la honte."

Le duc réfléchit. "— Basville et Monstier ont-ils été tués?" "— Ils le seront dimanche."

Ordonnez l'échange des deux hommes contre vous. Le duc tourmentait son portement d'une main nerveuse. Visiblement, son cœur de soldat était ému de ce courage.

"— Voyons, dit-il, vous êtes un brave enfant. Je ne vous demande que de témoigner le regret de vos égarements. Vous serez gardé en otage et envoyé en Angleterre ou échangé. Votre mère vous embrassera encore et celle que vous aimez."

Vairas tira un papier de sa poche et le tendit au duc. "— Lisez."

Le duc lut à haute voix: "—Le Comité de Salut public ayant été informé que le représentant Vairas, désobéissant au décret de la Convention, n'a pas fait passer par les armes les prisonniers faits à Challaus et s'est ainsi rendu coupable de modération et de royalisme, ordonne, par mesure de salut public et sans autre instruction préliminaire, qu'il soit immédiatement destitué et guillotiné en la place principale de Nantes, afin que cet exemple serve de leçon aux traitres (Signé) Barère, Billault, Varenne, Colot, Robespierre."

Un coup de tonnerre ébranla la cabane. Les six chefs regardaient le prisonnier. Il se leva et aux lèvres un sourire d'apothéose, il cria d'une voix forte: "— Vive la République! Vive la Convention! Vive le Comité de Salut public!"

A cette voix, le tonnerre et la bataille se turent. Un silence régna. Et dans les poitrines des chefs une terreur froide, frissonnante, horrible, épouvante, irrésistible, se leva comme si quelque chose qui pulvérisait les canons et ébrançait les tonnerres s'était soudain dressé devant eux, qui se serait pas fâché avec cet homme et les sentaient la Vendée vaincue.

La tête courbée comme un condamné, le duc prononça la mort.

Les premières serres datent de la fin du XVIIIe siècle. Ce n'est qu'autour de 1850 qu'elles se perfectionneront, en vue de produire en hiver des légumes et des fruits, et maintenant nous avons des fleurs en toutes saisons.

L'influence des anesthésiques. Le professeur dans le cabinet inspirant des travaux de Claude Bernard, a été, l'un des premiers, rendre compte de l'influence des anesthésiques. — Ether et chloroforme, — sur les végétaux.

Les vapeurs de ces anesthésiques provoquent, accentuent et abrègent la période de repos hivernal, puis assurent précipitamment avec une incroyable rapidité, l'évolution des boutons floraux qui s'épanouissent en moins de temps qu'il n'en faut aux sujets non éthérisés pour entrer en végétation.

A cet effet les arbutus sont arrachés, mis à l'abri jusqu'à ce que la motte de terre qui entoure la racine soit desséchée; puis disposés dans la chambre à éthérisation où l'éther sulfurique est répandu et s'évapore à raison de 40 grammes par hectolitre d'air pour l'éther, de 5 à 100 grammes par mètre cube pour le chloroforme. La température du local est maintenue de 18 à 20.

On retire les plantes au bout de 3 jours pour les transporter immédiatement dans une serre où sera à portée de main les boutons gonflés prêts à éclater; les rameaux poussent dru, et c'est au jardinier maintenant à surveiller ses plantes, à supprimer les bourgeons inutiles, à fournir à discrétion l'eau et l'aération convenables.

Le temps qu'on gagne. En opérant ainsi, on obtient une avance de dix à vingt jours. Comme le montrent les figures ci-contre, des sujets de lilas soumis à l'éthérisation sont fleuris et feuillés vingt jours avant d'autres arbutus de même provenance cultivés en serre chaude ordinaire. Il en résulte une économie de combustibles, de temps et d'argent.

Fioration assurée. Le forçage des plantes à ses limites et on s'obtient de floraison avancée que si les premières gelées ont complètement suspendu toute végétation extérieure. Si l'on est parvenu à faire pousser les boutons floraux dans le midi de la France on ne peut obtenir de lilas forcé avant le mois de janvier, tandis que les sujets éthérisés épanouissent leurs fleurs dès le mois d'octobre. Lors des automnes pluvieux on doit les lilas des forceries parisiennes, qui sont rentrés en serre, possèdent des feuilles, tandis que les boutons avortent, alors qu'éthérisés préalablement, ils donnent une superbe floraison.

Et que coûtent les fleurs forçées. La dépense supplémentaire pour l'éthérisation représente environ 12 centimes par plante et par mois. Si on ajoute à ce chiffre le coût du chauffage et de la maintenance de l'humidité et les autres dépenses d'installation et les autres frais généraux, on se rend compte de ce que peut valoir une branche de lilas d'hiver. Le prix de vente des fleurs d'hiver, selon l'offre et la demande, et il suit de quelques grands entassements, de quelques grands mariages, de l'approche des fêtes de Noël et du Nouvel An, en une semaine peut faire monter le cours des fleurs au Hall, malgré l'appoint des envois du littoral méditerranéen.

Attaqués par ces grévistes. Chas W. Summers, un télégraphiste, a été attaqué par trois grévistes vendredi dernier au moment où il débarquait d'un car de la ligne Collière. Pat Harper, un des assaillants, a été arrêté hier soir et écroué au poste du premier precinct.

Années des événements les plus importants qui se sont produits depuis la Création du Monde.

- Av. J.-C. 4963 la Création du Monde 2290 la Vocation d'Abraham 1491 le Passage de la Mer Rouge 753 la Fondation de Rome 749 l'Enlèvement des Sabinnes 588 la Destruction de Jérusalem 538 le Festin de Balthazar 490 la Bataille de Marathon 445 la Puissance de Périclès 283 la Version des Septante 51 la Soumission de la Gaule 44 l'Assassinat de Jules César la Naissance de Jésus-Christ

- Apr. J.-C. 450 l'Invasion des Barbares 496 la Conversion de Clovis 800 le Sacre de Charlemagne 817 le Partage de l'Empire 842 le Serment de Strasbourg 843 le Traité de Verdun 1041 la Trêve de Dieu 1185 la Dîme Saladin 1209 le Sac de Béziers 1314 le Supplice de Jacques de Molay 1317 l'Application de la loi salique 1346 la Défaite de Crécy 1392 la Folie de Charles VI 1415 le Désastre d'Azincourt 1429 le Siège d'Orléans 1431 l'Exécution de Jeanne d'Arc

- Vers 1500 le Système de Copernic 1508 la Ligue de Cambrai 1513 l'Avènement de Léon X 1521 la Diète de Worms 1539 les Ordonnances de Villers-Cotterets 1547 la Conjuraison du Comte de Fiesque 1556 l'Abolition de Charles-Quint 1561 le Colloque de Poissy 1564 la Congrégation de l'Oratoire 1572 le Jour de la Saint-Barthélemy 1598 l'Edit de Nantes 1599 le Divorce d'Henri IV 1618 la Défenestration de Prague 1630 la Journée des Dupes 1633 l'Abjuration de Galilée 1648 la Prix de Westphalie 1660 la Restauration des Stuarts 1661 la Disgrâce de Fouquet 1689 l'Evasion de Jacques II 1718 la Conspiration de Cellamare 1720 la Fuite de Law 1733 le Tremblement de terre de Lisbonne 1769 l'Eruption du Vésuve 1772 le Démembrement de la Pologne 1776 l'Indépendance des Etats-Unis 1788 l'Affaire du Collier 1789 la Prise de la Bastille 1792 le Baiser de Lamourette

- 1793 la Condamnation à mort de Louis XVI 1793 la Proscription des Girondins 1793 la Chûte de Robespierre 1797 l'Occupation de Venise 1800 la Pacification de la Vendée 1800 la reddition de Gênes 1802 l'Institution de la Légion d'honneur 1804 l'Arrestation du duc d'Enghien 1805 la Levée du Camp de Boulogne 1807 le Bombardement de Copenhague 1808 l'Entrevue d'Erfurt 1812 l'Incendie de Moscou 1812 la Retraite de Russie 1813 la Campagne de France 1814 la Déchéance de Napoléon 1816 le Naufrage de la Méduse 1820 le Congrès de Troppau 1822 le Massacre de Chios 1828 le Miracle de N.-D. de Lourdes 1864 la Convention de Genève 1869 l'Inauguration de Canal de Suez 1885 les Funérailles de Victor Hugo 1895 l'Expédition de Madagascar 1898 l'Evacuation de Fachoda 1899 la Guerre du Transvaal 1900 l'Exposition Universelle de Paris 1905 la Capitulation de Port-Arthur